

Article

« La mystique, langage et discours des petits »

Joseph Beaudé

Laval théologique et philosophique, vol. 53, n° 2, 1997, p. 335-342.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/401078ar>

DOI: 10.7202/401078ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

LA MYSTIQUE, LANGAGE ET DISCOURS DES PETITS

Joseph BEAUDE

RÉSUMÉ : *L'article aborde la mystique sous l'angle de la production du discours. La manière même de s'exprimer, de parler et d'écrire qu'empruntent les mystiques s'écarte radicalement des conventions et des normes établies par les maîtres à parler et à penser. L'auteur nous convie donc à découvrir un langage, un discours qui sourd directement de l'expérience et qui dérange en raison même de sa spontanéité et de son caractère imprévisible. C'est pressés par l'esprit, affirment souvent les mystiques, qu'ils prennent la plume. Ils n'écrivent pas leurs pensées, ils laissent penser leur écriture !*

SUMMARY : *This article considers the mystical from the point of view of the production of speech. The way of speaking and writing, characteristic of the mystics, moves quite far from the rules settled by the masters of language and thought. The author leads us in the discovery of a language which stems immediately from experience and is disturbing on account of its spontaneity and its unexpected content. Mystics are urged by the spirit. They do not write their own thoughts, however their writing is a matter for thought.*

Bérulle a présenté dans une lettre-dédicace « *A la Reine Mère du Roi* », la Vie de Catherine de Jésus¹. Au milieu de nombreuses pages qui sont un éloge convenu

1. Cette vie a eu quatre éditions au XVII^e, dont les titres de l'une à l'autre varient quelque peu. La dernière, de 1656, s'intitule : *Vie de sœur Catherine de Jésus, religieuse du premier monastère de l'Ordre de Notre-Dame du Mont Carmel, établi en France selon la réforme de Sainte Thérèse de Jésus, composée par la bienheureuse Madeleine de Saint-Joseph, première prieure du même monastère*. C'est la seule édition où le nom de l'auteur apparaît. Madeleine de Saint-Joseph n'avait pas voulu signer son livre de son vivant. Elle est décédée en 1637. Cette dernière édition est la plus complète. Le nombre de lettres de Catherine, placées en appendice — à peu près la moitié du volume — a été augmenté. On y trouve notamment 22 lettres à Bérulle. Cette édition de 1656 a été fidèlement republiée, en 1929, par Jean-Baptiste Eriau, sous le titre : *Une mystique du XVII^e. Sœur Catherine de Jésus, carmélite (1589-1623)*. Madeleine de Saint-Joseph a toujours été spirituellement proche de Bérulle. Catherine était bordelaise, mais elle fut envoyée au « Grand Couvent » de Paris comme novice, dans l'intention d'une fondation d'un couvent à Bordeaux. Bérulle et les deux autres supérieurs du Carmel français souhaitaient d'abord former des religieuses pour les destiner ensuite à la fondation de nouvelles maisons. En fait Catherine a accompagné Madeleine de Saint-Joseph dans la création du second couvent de Paris. Elle y est morte en 1623, à 33 ans. Mais ses obsèques, présidées par Bérulle, eurent lieu dans son couvent d'origine, le monastère de l'Incarnation du Faubourg Saint-Jacques.

de la reine, se trouve un très beau passage², quelque peu audacieux dans une lettre à la mère du roi, puisqu'il vante ce qui est donné aux *petits*, et non pas aux *grands*, selon les paroles de l'Évangile, qu'il cite :

Ces pensées nous obligent à révéler les humbles et les petits honorés de Dieu et méconnus du monde. Ils sont le trésor du Fils de Dieu, c'est le fruit principal de ses labeurs, c'est son amour et ses délices, c'est son entretien plus familier, c'est sa plus douce conversation. Et c'est aussi l'œuvre qu'il fait par lui-même, et non par autrui. C'est l'objet, c'est la vie de ces âmes petites que le monde ne connaît pas, et que les anges révèrent et que le Fils de Dieu chérit, il en prend soin lui-même, il les nourrit de sa parole, il les console de sa grâce, il leur déploie ses grandeurs, il leur ouvre ses mystères, il leur découvre ses secrets, et ce qui est caché au plus grands est révélé aux petits : *revelasti ea parvulis*. Bref, il leur donne son esprit, il les rend semblables à soi, et pour les entretenir plus privéement et plus fréquemment il les loge en sa maison, en son cabinet et au plus secret de son tabernacle (*in abscondito tabernaculi sui*) au coin de ses autels (*altaria tua Domine virtutum* etc.). Quel soin, quelle douceur, quelle privauté, le plus secret de la maison de Dieu est leur demeure. Mais il y a plus encore, il les met en son sein et leur ouvre son cœur, comme nous avons vu au texte de S. Marc et de S. Luc 9³.

Cet éloge des petits doit être assurément mis en rapport avec les passages où Bérulle présente la « science des saints », dans le *Mémorial de direction*, et dans l'*Élévation sur sainte Madeleine*. Dans ce dernier livre, le développement sur la science des saints vient dans une partie polémique, sans doute, d'abord contre les libertins, ensuite contre les théologiens.

[...] Ce qui ne convient pas à la douceur de ces discours, ni à la dignité de cette âme, est nécessaire à vaincre quelques esprits de ce temps, qui prennent pour des songes ce qui passe leur sens. Ils ne peuvent approuver ce qu'ils n'ont éprouvé ; même ils ne peuvent supporter ce qu'ils ne peuvent comprendre, comme si la conduite et l'opération de Dieu dedans les âmes devait être limitée à leur connaissance, ou à leur expérience. Et toutefois non seulement les profanes donnent contre cet écueil, mais quelques autres encore, lesquels au lieu de s'humilier, ou de ce qu'ils traitent si peu avec Dieu, ou de ce qu'ils ne méritent d'avoir part en ses voies plus particulières, se veulent les arbitres de toutes les voies de Dieu, et osent pénétrer ce sanctuaire, bien qu'il soit plus voilé que n'était pas celui de Temple. C'est le secret de Dieu, c'est la conduite de son amour, c'est un don différent, c'est une science à part, c'est la science des saints. Les plus savants ne sont pas les plus saints, ni les plus intelligents en cette matière, mais les plus humbles et les plus aimants, et ceux à qui Dieu daigne donner ce discernement. Il est fondé sur son vouloir et non sur notre mérite, car Dieu donne ses dons *prout vult*, ce dit saint Paul, le grand maître de cette discipline (1 Co 12,11). Mais ils n'ont pas été à son école, ils n'ont pas cette pensée ni cette modestie [...] ⁴.

Mais ces petits ne laissent pas seulement d'autres écrire en leur nom, comme Bérulle le fait dans les textes que je viens de citer. Ils prennent eux-mêmes la parole et la plume. Catherine de Jésus a écrit un bon nombre de lettres. Mais surtout sa Vie par Madeleine de Saint-Joseph est un assemblage de courts billets où elle faisait part de

2. Cette lettre à la Reine Mère a été reproduite dans l'édition des *Œuvres* de Bérulle, de 1644, publiée par Bourgoing, deuxième successeur de Bérulle comme supérieur de l'Oratoire, et préparée par le Père Gibieuf, p. 1308-1315.

3. *Ibid.*, p. 1313.

4. *Élévation sur sainte Madeleine*, Paris, Cerf (« Foi vivante »), 1987, p. 99-100.

son expérience. L'auteur qui signe cette œuvre n'a pas écrit beaucoup plus qu'elle. L'abondance des guillemets dans l'édition publiée en témoigne. Certains des spirituels, sans doute, sont restés silencieux, mais la plupart ont précisément comme caractéristique de s'être emparés d'une possibilité de parler et surtout d'écrire, ouverte par une mutation culturelle. Ils ont pu user de leur propre langue maternelle, sans avoir besoin de recourir à celle des savants, le latin.

Il est remarquable que l'arrivée des mystiques se produit à l'époque où se développe une culture littéraire en langue vernaculaire. Notons, en nous en tenant à la France, quelques faits significatifs. *La Défense et illustration de la langue française*, de Joachim du Bellay, date de 1548. En 1636, Richelieu crée l'Académie française, dont l'appellation est tout à fait concertée et volontaire : il s'agit de l'opposer au Quartier *latin*. Un an plus tard Descartes publie son *Discours de la méthode*, suivi des *Essais*, où il a « voulu que les femmes mêmes pussent entendre quelque chose et cependant que les plus subtils trouvassent aussi assez de matière pour occuper leur attention⁵ ». Entre-temps, Montaigne a écrit ses *Essais*. Plus tard dans le XVII^e siècle, la querelle « des Anciens et des Modernes » n'oppose certes plus deux langues, puisque tous écrivent en français, mais deux formes et deux styles, l'antique et le nouveau. Or, Desmarets de Saint-Sorlin dans son opposition à Boileau, sera taxé de mystique et même de mystiquerie. On lira en 1743, dans le *Dictionnaire* de Trévoux : « On a dit de Desmarets qu'encore jeune il avait perdu son âme en écrivant des romans, et que vieux il avait perdu l'esprit à écrire de la mystiquerie⁶. »

Je ne fais ici référence à ces œuvres bien connues que pour constater qu'elles ne constituent en réalité que la partie émergée d'un très gros iceberg. On n'en a découvert que depuis peu de temps la partie immergée, c'est-à-dire une grande quantité d'auteurs inconnus que l'histoire littéraire n'avait pas retenus. Et on n'a pas fini de trouver dans les bibliothèques des livres écrits en français, dont on ignore très souvent ce que furent ceux qui les ont écrits.

Parmi eux, il y a une grande abondance d'écrivains que je qualifierai globalement de « religieux ». Qui, jusqu'à une période récente, connaissait les poésies chrétiennes de Gabrielle de Coignard, de Claude Hopil, de Pierre de Croix, voire d'Antoine Favre ? Même l'œuvre immense de Jean-Pierre Camus — près de trois cents éditions diverses recensées — n'a été redécouverte et reconsidérée que depuis peu.

Cette littérature religieuse est assez variée. Y domine certainement la poésie, recueils ou œuvres de plus long souffle, comme les *Semaines* de Du Bartas, ou d'autres longs poèmes, conçus sur le mode de l'épopée, telles que de très copieuses « Magdaliades ». Le genre poétique est une des formes privilégiées des traductions bibliques et des paraphrases des psaumes. On sait que François de Sales cite celle de Philippe Desportes. Plus généralement, en vers ou en prose on traduit beaucoup. Par exemple, pour ce qui concerne la mystique, des textes nombreux sont mis en français : Denys le Chartreux, la *Perle évangélique*, Ruysbroek, et bien d'autres. La chartreuse de Pa-

5. DESCARTES, *Œuvres*, édition Adam-Tannery, t. I, p. 560.

6. *Dictionnaire*, Trévoux, t. 4, 1743, p. 1080. Cité par Michel DE CERTEAU, *La Fable mystique*, Paris, 1982, p. 153.

ris, avec Dom Beaucousin, a joué un grand rôle. Les premières traductions de Jean de la Croix et de Thérèse d'Avila paraissent. Et l'œuvre de Denys l'Aréopagite est alors publiée en français par Goulu, en religion Dom Jean de Saint-François, en 1608 et 1629 (deux traductions différentes). Il avait eu quelques prédécesseurs moins connus. Mais on doit reconnaître aussi que plus d'un auteur invente assez souvent son propre genre. Cette littérature est extrêmement inventive et créatrice, y compris dans ses formes. Bref, tout ce qu'Henri Bremond a classé dans *L'Humanisme dévot*, et tout ce qu'il a classé dans *L'Invasion mystique* (on devrait sur bien des points reprendre les distinctions de Bremond), ont en commun de participer à une prise de parole et d'écriture créatives, permise par la découverte des possibilités de la langue maternelle comme par le moyen matériel qu'apportaient la diffusion et le développement de l'imprimerie. L'avènement d'une écriture des simples est manifeste, en tous domaines, mais singulièrement dans la littérature chrétienne.

Au sein de celle-ci, des textes qu'on dit « *mystiques* », comme on dit « *mystiques* » leurs auteurs. À vrai dire, ce n'est qu'assez tardivement, dans le XVII^e siècle, que le mot est employé couramment comme substantif, et souvent par les adversaires, pour disqualifier une manière bizarre et, pour ainsi dire, barbare de parler. Si par exemple, Bérulle use souvent de l'adjectif, les noms « la mystique » et « les mystiques » n'apparaissent pas sous sa plume. Mais on trouve dans ses textes des équivalents, et en tout cas, celui que j'ai précédemment cité : la « science des saints », les mystiques sont ceux à qui cette science est donnée par grâce. Le mot « saint » a ici un sens proche de celui de « *kaddosh* » dans la Bible hébraïque. Il ne signifie pas du tout les élus à la béatitude éternelle après la mort. Ces saints sont certes des élus, mais sur terre, pour être en quelque sorte la proie du divin. Saint veut dire séparé, choisi par et pour une grâce particulière, singulière et suréminente qui à la fois exhausse au delà de tout et anéantit. Madeleine en est, selon Bérulle, le modèle suprême et même sans doute l'unique exemplaire, les autres, ceux et surtout celles qu'il côtoie en son temps, n'en sont que de pâles répliques ou approches. Or, Madeleine, dans l'*Élévation*, est d'un bout à l'autre qualifiée par son élection et par son privilège. Elle est, dit le texte, « choisie entre les plus choisies ». Et l'élection s'oppose toujours à la vocation. Les apôtres ont été appelés par une parole, pour entendre la parole, puis la prononcer et la communiquer à leur tour. Ils sont la lumière des nations, parce que leur voix et leur message portent la vérité. Madeleine, au contraire, a été choisie pour n'être témoignage que de silence. « Il ne parle ni d'elle, ni à elle⁷. » Tout se passe entre Jésus et elle sans intermédiaire, sans moyen, sans médiation, pas même celle du langage. C'est une expérience pure : la science des saints est expérimentale. Si les apôtres appartiennent à l'ordre de la vérité, qui se transmet par le verbe, Madeleine appartient à un autre ordre — d'ailleurs créé pour elle et réservé à elle, celui de l'amour qui se communique par pure opération.

Je ne m'égare pas en citant Bérulle, qui est non pas un de ces petits mais apparemment un grand : conseiller du roi, de la reine-mère, diplomate, cardinal. Cependant les petits sont toujours présents dans son œuvre écrite. En témoigne le passage

7. *Élévation*, p. 77.

que j'ai cité en commençant. Mais bien plus, ils sont toujours là, même quand il n'en dit rien. Plus je lis cette œuvre, plus je découvre qu'elle est fondée sur le manque et le désir de son auteur. Elle est écrite et créée — du moins toute la part qu'on peut qualifier de « mystique » — sur une sorte de regret essentiel⁸ de n'être pas du nombre des saints qui ont été élus pour une expérience singulière. Il voit cette expérience chez d'autres et ne la connaît pas lui-même. Son œuvre consiste à en dire l'absence, afin que l'expérience de l'écriture en soit comme le substitut. Cette œuvre est mystique par défaut, et Bérulle est un petit par espérance impossible. Affecté de n'être pas de ces humbles, saisis par Dieu pour recevoir ses dons extraordinaires, il parvient à être leur semblable par quelques-uns de ses livres.

Un exemple analogue pourrait être tiré de l'œuvre de Polycarpe de la Rivière, chartreux, longtemps prieur de la chartreuse de Sainte Croix en Jarez, près de Lyon — c'est un des auteurs qui précisément permettent de remettre en cause les classifications de Bremond entre « mystique » et « humanisme dévot ». Bremond ne l'aime guère : « Lisez plutôt, si vous le pouvez, cette insupportable romance du chartreux Polycarpe de la Rivière. » Pour lui c'est un dévot sucré, un des disciples de François de Sales qui « ont eu l'étrange idée d'ajouter du sucre au miel d'Annecy »⁹. Ce chartreux n'est pas du tout doucereux comme l'abbé le dit. Par exemple, quand il écrit : « [...] quand nous sommes réduits à un tel anéantissement de nous-mêmes, que notre âme agit, passivement, s'il faut ainsi parler, ainsi souffrant une douce abstraction d'elle-même [...] ». Or, chez Polycarpe, cet anéantissement est sans doute surtout verbal, ce qui ne signifie en rien *fictif*. « Il veut offrir l'impensable, c'est-à-dire une image de l'union à Dieu, discours qui par son épuisement même, épuise le lecteur et lui permet d'éprouver par la lecture comme la figure de cette union impossible ici-bas¹⁰. » Un peu comme Bérulle fait du silence par son écriture, Polycarpe tient une parole dépossédante. Et ne traite pas seulement de l'absence comme thème, il la produit par une écriture qui en quelque sorte s'exode constamment d'elle-même. Lisons-le dans la façon qu'il récrit le *Cantique des cantiques*, dans un texte que d'aucuns peut-être penseront curieux sous la plume d'un chartreux :

Car de vrai ce sont les tours et retours, les contours et détours, les chambres et antichambres de l'humaine architecture, en telle sorte néanmoins agencées, qu'elles ont un peu plus à l'écart un cabinet dérobé, ordinaire séjour de l'amour divin, où sa couchette divine toute dorée, toute argentée et jonchée de pourpre, où ce lit nuptial, ce lit d'amour insatiable dans lequel l'époux divin d'une impatiente passion prie et conjure sa bien-aimée le vouloir introduire et où l'épouse qui sans son ami n'est plus rien, soit au milieu de la nuit ou lorsque la fraîche rosée invite par sa moiteur le doux sommeil à se glisser plus agréable de dedans nos yeux et charmer par son oubli gracieux nos soucis et nos peines, vaincue des douceurs et recueillie tout l'ensemble des ardeurs de la flamme, les yeux ouverts à demi et tout lan-

8. « Heureux qui connaîtrait cette âme et saurait ses pensées. Heureux qui aurait part à ses secrets et incomparablement plus heureux que s'il avait part aux secrets de tous les grands et tous les savants de l'univers » (*Élévation*, p. 109-110).

9. Henri BREMOND, *L'Invasion mystique*, p. 327-328. Bremond parle aussi de Polycarpe aux pages 189-190 du même volume.

10. Éric DARONNAT, « Dom Polycarpe de la Rivière, écrivain et poète chartreux », dans TRÉVOUX, *La Compagnie de Trévoux*, 1995, p. 12. (Il s'agit d'une compagnie privée localisée chez Joseph Beade, 15, Boulevard de l'Industrie, 01600 Trévoux, France.)

guissants entre le sommeil et le somme jette négligemment les mains parmi le lit et tâtonnant comme font quelquefois ceux qui songent ; cherche son bien-aimé, s'attendant (comme est la coutume des chastes amours) de se trouver à son réveil étreinte entre ses bras et de recevoir avec le bonjour de plus fortes arrhes de son amitié. Mais les mains ne faisant pas la rencontre désirée, elle y emploie encore et les bras et les pieds, furetant de tous côtés, et refaisant cent fois les mêmes gestes pour voir si elle trouverait son amour, jusques à ce que les paupières de ses yeux plus ouvertes, elle se rend certaine par la vue du doute auquel ses mains l'avaient mise et retirant les rideaux de part et d'autre, se trouvant seule en sa couchette ; et voit la place de son ami toute froide dont entièrement éperdue, déchirant son voile et sa chemise, s'arrachant les cheveux, et meurtrissant sa poitrine et sa face, elle sort de son pavillon toute nue, et s'en court échevelée par tous les carrefours de la ville, autour des murailles et le long des halles et places publiques, pour voir si d'aventure son cœur se serait retiré dans quelque lieu à l'écart ; mais après avoir jeté les yeux de toutes parts, après avoir couru de tous côtés, rien que des sentinelles ne se présente à ses yeux, elle les convie à lui enseigner son amour ou bien que touchés de pitié ils redissent son nom après elle, non pas pour lui répondre, mais pour lui aider à l'appeler et à la soulager de la peine qu'elle a de crier haut¹¹.

Car les mystiques écrivent tous en définitive ce qui ne peut pas s'écrire. Trouvant leur langue quotidienne, comme neuve et disponible pour l'écriture des simples, ils vont en quelque sorte essayer de lui faire dire ce qu'elle ne peut pas dire. Ce qu'ils éprouvent est indicible. Les mots manquent pour l'exprimer, parce que leur grâce, leur privilège, est à la fois plénitude et anéantissement. Il faudrait pouvoir parler ou écrire, non pas successivement, mais en même temps, des contraires. Ils ne peuvent le faire, disent-ils eux-mêmes, qu'en bégayant, ou encore par le silence. « Le silence est le meilleur langage que nous ayons », a écrit Bérulle dans la *Vie de Jésus*. C'est un des nombreux paradoxes de la mystique. Il s'agit souvent non pas simplement d'exprimer le silence, mais d'en produire par les mots¹² !

Les « âmes petites » y sont sans doute les mieux prédisposées et les plus aptes. Les simples ont la chance de travailler, comme ils peuvent, une langue neuve, sans s'embarrasser de règles préétablies. « Ne croyez pas que ces cahiers que je vous envoie aient été prémédités, pour y observer un ordre comme l'on fait dans les ouvrages bien digérés [...] », a écrit Marie de l'Incarnation à son fils. Madame Guyon dira plus tard la même chose en l'accentuant : elle a dû écrire avec une si incroyable vitesse que sa main a enflé ! Cette écriture s'explore elle-même dans le moment où elle se fait, elle se crée nouvelle en se produisant. C'est pressés par l'esprit, affirment souvent les mystiques, qu'ils tiennent la plume. Aussi ils n'expriment pas leurs pensées : ils laissent courir leur écriture sans ordre préétabli, s'étonnant d'ailleurs souvent de découvrir dans leurs mots ce qu'ils n'avaient aucunement pressenti. Ils n'écrivent pas leurs pensées, ils laissent penser leur écriture.

11. Extrait de POLYCARPE DE LA RIVIÈRE, *Récréations spirituelles sur l'amour divin et le bien des âmes, enrichies d'une infinité d'inventions très subtiles à la conversion des grandes Âmes de la Cour*, Paris, 1617, p. 324-326.

12. Joseph BEAUDE, « Faire du silence : le discours mystique dans l'*Élévation sur sainte Madeleine* de Bérulle », Communication à un colloque dont les actes n'ont pas encore été publiés. Une édition séparée de cette communication est faite pour inaugurer une petite édition, *La Compagnie de Trévoux*.

C'est pourquoi le discours des mystiques se différencie de celui des « savants » — entendons d'abord celui des théologiens — et même s'y oppose. Car il n'a ni règle, ni ordre des pensées, ou bien il n'a pour règle et ordre que de laisser faire et laisser advenir. Osons un jeu de mots : si le discours des théologiens pense, celui des mystiques *dé-pense*. Le discours intellectuel retient, le discours mystique se perd.

Jean de Saint-Samson, frère lai et aveugle, a écrit, ou plutôt dicté ce texte :

Or, tous ceux qui tiennent cette voie, que l'on appelle scolastique, ne parviennent jamais, si ce n'est miraculeusement, à la voie mystique, ni à l'excellence de ses divines unions, de ses transformations, de ses notions, ni de sa simplicité, ni de ses infinis effets qui font infini amour, joie et délices au total de la creature. Ceux la ne savent et ne scauront jamais que c'est qu'esprit, ni combien Dieu est doux et amoureux à ceux qui sont fondus totalement en son feu immense. Que si ceux la ont parfois quelque petit Raion de la clarté divine au cœur, cela même est merveilleux. Mais par cela c'est encore plus grande merveille, qu'ils ne s'avancent pas, ou pour mieux dire qu'ils ne se rendent amoureux de Dieu, qui les visite de son amoureuse clarté. Mais comme ce meme rayon ne touche que la superficie de leur cœur et de leur sens, ils lui sont attentifs tout ce temps la avec reverence, ce qu'estant evanoui d'eux, ils retournent à leur premiere façon de vivre d'entendre et d'opérer en l'effort de leur vie raisonnable et sensible, en ordre et action de scientifique speculation. Si que ils ne scauront jamais en cette vie, que c'est que se perdre en Dieu, ne sachant iceux jamais autre que leur propre effort et leur propre industrie. C'est pourquoi ils ne passeront jamais la vie purement moral, au somet de laquelle ce sera beaucoup pour eux et chose grande, si on les y voie estre parvenus¹³.

Les petits ne sont sans doute petits que parce qu'ils ne sont justement pas des maîtres du langage, le dominant selon les lois d'une rhétorique possédée préalablement. Au contraire, lire les mystiques est toujours découvrir qu'ils sont possédés par un langage qui les... dépossède. Ils sont pris par ses torrents qui les portent où ils veulent. Le titre de Madame Guyon, *Les Torrents spirituels*, peut s'entendre de cette façon. Est ainsi posée la question de la réalité de l'expérience. Est-elle préalable telle quelle à ce que le mystique en rapporte ultérieurement, ou bien l'écrire n'est-ce pas la faire, ou du moins la refaire autrement, son passé supposé n'étant au mieux qu'un souvenir obscur ?

En résumé, « la mystique, langage et discours des petits » signifie : 1) l'usage de la langue commune et non de celle des savants ; 2) une façon libre d'en user, en se livrant en fait à sa force propre de créer un langage innovant ; 3) avec ce langage induire des genres, des types de discours, qui précisément n'en brident pas l'immédiat et le spontané (la poésie, malgré ses règles de rythme et de rime, la relation autobiographique, l'élévation [un terme que Bérulle affectionne], ou bien souvent, des formes éphémères, indéfinissables et inclassables).

Quelques paradoxes me paraissent alors fort significatifs :

• *Le renversement des rôles : le maître est enseigné et le directeur dirigé.* Le discours des petits a pour effet de soumettre celui des maîtres, du moins de ceux d'entre

13. Jean DE SAINT-SAMSON, « L'aiguillon », dans *Œuvres complètes*, I, Rome, Institutum Carmelitanum ; Paris, FAC, 1992. Le texte lu lors de la communication était tiré des *Œuvres mystiques*, Paris, O.E.I.L., 1984. C'est une édition adaptée pour un lecteur moderne. Je préfère à présent citer l'édition critique plus récente, après avoir fait la comparaison des textes.

eux qui veulent bien l'entendre. Ils perdent leur langage savant devant celui de l'innocence. Réciproquement les petits acquièrent ou prennent une autorité spirituelle, visible dans les textes qu'ils adressent à ceux qui les conseillent : Catherine de Jésus à Bérulle ou Gibieuf, Marie de l'Incarnation à ses directeurs jésuites, Madame Guyon à Fénelon...

• Les adversaires des mystiques ont raison, dans un sens auquel ils ne pensaient pas au XVII^e siècle : *les mystiques sont des modernes et tout à fait modernes, ils prédisposent à une écriture contemporaine*. J'ai souvent pensé qu'il fallait lire les mystiques comme on lit aujourd'hui, par exemple, du Samuel Beckett ou du Thomas Bernhard : il faut moins comprendre les textes que se livrer à leur efficace, se laisser conduire par leur cheminement. L'écriture des mystiques est plus conative que signifiante. L'intérêt que certains écrivains du XX^e siècle leur portent pour préciser leur manière d'écrire est significatif. Je cite deux textes, qui ne se réfèrent pas aux mystiques, mais me semblent convenir à leur façon d'écrire :

Paul Valéry

Le véritable écrivain est un homme qui ne trouve pas ses mots. Alors il les cherche et en les cherchant il trouve mieux.

René Char

Ma feuille vineuse : Les mots qui vont surgir savent de nous ce que nous ignorons d'eux. Un moment nous serons l'équipage de cette flotte composée d'unités rétives, et le temps d'un grain, son amiral. Puis le large la reprendra, nous laissant à nos torrents limoneux et à nos barbelés givrés.